



Question de saison

Crise d'autorité ou crise d'humanité?

«Il n'obéit pas! Il n'écoute rien!»... On entend de nombreuses voix plaider pour le retour à l'autorité: il faut revenir à des règles « simples », restaurer l'autorité du père et du maître, le sens de la discipline, rendre au savoir son caractère « sacré »... Et comment ? Aux forceps ? A quoi bon une autorité crispée sur elle-même à l'heure où happés par des puissances autrement plus efficaces, nos enfants ne semblent même plus comprendre de quoi on parle quand on les somme d'obéir. Dans son ouvrage **«L'autorité en éducation, sortir de la crise »***, le philosophe **Gérard Guillot** questionne la légitimité et les enjeux liés à l'autorité, tout en proposant une alternative éducative originale qu'il nomme « autorité de bienveillance ». Entretien.

Quand tout le monde parle de «crise d'autorité», vous commencez par rappeler que la question de l'autorité est un problème qui n'a rien de nouveau...

L'autorité est en effet un des problèmes les plus anciens auxquels les hommes ont été confrontés. C'est le contexte qui a changé. Dans le passé, même lointain, l'autorité s'est souvent incarnée de façon arbitraire et violente, mais ceux qui s'arrogeaient le pouvoir de soumettre les autres et de les violenter s'estimaient plus humains qu'eux. Aujourd'hui, la violence à l'encontre de la dignité humaine s'est radicalisée ; elle s'exprime partout, elle s'est banalisée.

C'est pour cette raison que je dis que la crise d'autorité est d'abord une crise d'humanité: c'est bien l'humain qui ne fait plus autorité. C'est de là qu'il faut repartir pour penser les problèmes d'autorité. Il ne s'agit pas de «restaurer» une autorité idéale qui se serait perdue mais de questionner ses enjeux véritables. N'oublions pas que le verbe qui correspond à «autorité» est le verbe «autoriser». Il s'agit d'autoriser à être, à grandir, à apprendre, et à créer. C'est cette fonction d'autorisation dans la relation à l'autre qui est fondatrice, ce qui n'empêche en rien les interdits et ne se réduit pas à l'autorisation de faire n'importe quoi.

Vous renvoyez dos à dos les tendances autoritaristes et permissives qui s'opposent aujourd'hui.

Je pense qu'elles relèvent de la même peur. L'autoritarisme part du principe qu'il faut soumettre l'humanité de l'autre à ses propres attentes. Elle est destructrice car elle fonctionne sur l'idée du «laisse-toi faire et plus tard tu me remercieras!» ; et de fait, si l'autre vous remercie, c'est que l'aliénation a réussi ! Il y a une tentation, pour le parent comme pour l'enseignant, qui réside dans la volonté, consciente ou non, de

transformer l'enfant en «objet de désir». L'autre n'a pas à exister ni à penser par soi-même, et son désir n'est pas reconnu. A l'inverse, la tentation de la permissivité, avec des intentions inverses aboutit à des effets similaires.

Elle évacue la responsabilité de l'adulte alors qu'il a charge de transmission. Livrés à eux-mêmes, les enfants n'inventent rien d'autre que la loi du plus fort. On ne crée pas à partir de rien. Un enfant trop tôt «délivré» des adultes n'est pas un enfant libre mais un enfant sous influence, et c'est plus que jamais vrai compte tenu de l'influence des médias et des invitations permanentes à la consommation. Autoritarisme et permissivité réduisent tous deux l'autorité à un rapport de force qui ne reconnaît pas la dignité humaine de l'autre. L'un est dans la rigidité, l'autre dans la séduction. Dans les deux cas, on assiste à des «contrefaçons» d'autorité qui, du coup, apparaissent comme des incarnations subjectives de l'autorité qui n'ont plus rien de légitimes.

Vous insistez aussi sur les méfaits de ce que vous nommez «l'adulcescence»

Nous assistons à une dévalorisation de la notion d'adulte comme si le statut d'adulte ne faisait plus rêver. L'adolescence devient la référence au sens où cette période est assimilée à un temps où tout est encore possible, où l'on n'est pas encore sur des rails ni inscrit dans un destin. L'adulte est associé à l'idée de quelqu'un «d'installé», prisonnier de tout un système de contraintes. Et l'adolescence est devenue, depuis quelques décennies, une référence de plus en plus attractive pour un nombre croissant d'adultes. Elle est liée chez de nombreux parents et enseignants au désir «d'être dans le coup», de rester soi-même «jeune». A partir de là, il est difficile de se placer dans une véritable position éducative. «L'adulcescence» désigne ce nouvel entre-deux, ce passage de l'adolescence à l'état adulte qui n'en finit pas d'être retardé. Comment un adolescent en quête de repères pourrait-il désirer grandir quand il est lui-même pris comme repère ? Ce qui se joue au fond, c'est bien l'estime de soi des adultes : il est impossible d'éduquer quand on n'a pas d'estime de soi.

Mais comment établir une autorité légitime dans une société où tout devient «négociable» ?

La démultiplication des négociations qui s'est répandue dans tous les domaines témoigne de graves confusions entre la loi, la norme et l'arbitraire. La loi libère, la norme étouffe. Il est des interdits qui ne sont pas négociables: tous ceux qui portent atteinte à la dignité humaine. La loi est là pour les incarner. Elle est le cadre qui structure et garantit les libertés publiques et individuelles. On peut en parler, l'expliquer, la faire évoluer, mais elle ne saurait être l'objet de négociations, ni au sein de l'école, ni au sein de la famille. Car la loi, ce n'est pas la loi du désir subjectif. La seule négociation légitime est d'abord intérieure: c'est celle entre le désir et la loi. Mais on assiste justement à une fragilisation de cette intériorisation de la loi, et ce qui est problématique dans notre propre intériorité rejaillit inéluctablement dans le rapport éducatif. D'où ces négociations avec les enfants qui tournent rapidement au chantage affectif et qui nous font oublier qu'on «apprend à désirer ». Le premier désir est surtout d'ordre mimétique: on cherche à ressembler aux autres. On voit bien aujourd'hui le rôle de ce mimétisme et les risques des conduites normatives qui en découlent, surtout chez les jeunes. Se construire un désir en propre est le vrai moteur qui invite à grandir, et pour construire ce désir, l'enfant a besoin d'adultes qui savent aussi dire «non» parce que les interdits sont structurants.

Vous introduisez dans votre ouvrage la notion d'une «autorité de bienveillance ». Quel sens lui donnez-vous ?

En réalité «autorité» devrait signifier «autorité de bienveillance », ce sont des expressions synonymes sur le fond. «L'autorité de bienveillance» ne se réduit pas à une attitude de bienveillance naïve qui viderait à une complicité affective dangereuse pour l'enfant. Elle implique une attitude active, responsable quotidienne. Elle établit surtout la distance du respect. Nous confondons trop facilement aujourd'hui les notions de

respect et de tolérance. Le respect porte sur l'humanité de la personne, la tolérance vise les actes, les propos, les conduites. «L'autorité de bienveillance» défend justement une attitude éducative respectueuse de la personne sans chercher à exercer un pouvoir destructeur, et sans céder à la tolérance aveugle. Aider l'enfant à «entrer en désir», c'est l'aider à entrer en projet, et par là même à s'arracher au besoin immédiat que notre société de consommation érige en absolu. La position de l'adulte est d'autant plus inconfortable que dès le plus jeune âge, les enfants sont invités à consommer l'instant. Le but désormais est de «s'éclater», mot qui en dit long ... Quand on a fini un instant «top», on attend le suivant, et entre les deux, il y a l'ennui, l'impatience, et les parents, les éducateurs qui font obstacle à ce besoin de satisfaction immédiate.

Nous traversons une crise du rapport au temps. A l'heure du culte du présent, construction, effort, patience paraissent anachroniques aux jeunes. La contestation de l'autorité est souvent l'expression d'une impatience envers les détours qu'exige l'apprentissage. S'il n'est pas question de revenir sur les finalités de l'éducation, à savoir éduquer à la liberté de conscience, il faut en revoir les modalités, prendre en considération ce que sont les jeunes et le monde dans lequel ils vivent.

La question de l'autorité touche aussi le champ du politique. Et vous posez clairement la question: «qu'est-ce qu'une autorité démocratique ?»...

A l'heure de l'individualisme libéral, nous assistons à une prolifération d'autorités hétérogènes dont les fondements sont extrêmement disparates. La multiplication des micro-pouvoirs contribue à brouiller la vision claire de ce qu'est l'autorité. On voit émerger une foule de petites autorités et la tendance sociologique lourde est de s'approprier un peu de pouvoir. C'est le symbole du petit chef qui se sent exister parce qu'il a l'impression d'exercer son pouvoir. A partir de là, il n'est pas très difficile pour les politiques de monter les gens les uns contre les autres. Et l'on assiste effectivement à un repli sur soi. Mais le pouvoir n'est pas l'autorité. D'où l'importance d'une véritable éducation à la démocratie, dont l'école doit être le lieu privilégié. L'autorité est une manière de conduire sur le chemin de la construction de soi grâce auquel on devient capable de s'autoriser soi-même «pour vivre avec les autres» dans le respect de la loi et des valeurs fondatrices d'une humanité pacifiée. L'humain n'est pas un acquis. A chaque génération, le travail d'humanité est à faire, et à réinventer.

Vous reliez autorité et créativité, ce qui peut surprendre ...

Il y a effectivement un lien étroit entre l'autorité et la créativité dans le sens où l'autorité est là aussi pour s'autoriser à créer. La notion de création est trop souvent évacuée de l'éducation où l'on pense en termes de reproduction de savoirs et de savoir-faire. Une majorité d'élèves ne s'autorise rien d'autre que d'avoir des résultats suffisants. Par contre à l'extérieur de l'école, ils sont happés par une foule de produits attractifs qui eux n'autorisent rien. L'autorité de bienveillance participe à ouvrir le champ de l'imaginaire.

Son but est d'ouvrir l'esprit de l'enfant au champ culturel et social, et non de le formater. Et je pense que de ce point de vue, la présence des artistes dans les écoles apporte énormément. Avec eux s'invente une forme d'autorité très intéressante: ils ne sont pas face aux élèves mais à leurs côtés, et ils les invitent à s'autoriser à créer: en écrivant avec eux, dans le cadre d'un atelier d'écriture, ou par le biais du théâtre, en jouant avec eux. C'est la médiation avec leur travail qui fait autorité, autorité perçue dès lors comme légitime par les enfants qui se sentent réellement impliqués. Avec les artistes, les jeunes découvrent le sens de ce pouvoir que l'on exerce sur soi-même, dépassent la velléité pulsionnelle pour aller à la rencontre d'un désir plus profond, plus intime, et par là s'essayent véritablement à être.

* Gérard Guillot, «L'autorité en éducation, sortir de la crise», éditions Esf, 2006.

L'enfant proie

Et si les « enfants-rois » étaient surtout la proie de nos angoisses et de nos fantasmes ? Leurs caprices de monarques expriment peut-être que, contrairement aux idées reçues, ces tyrans en herbe ne sont pas aussi choyés qu'on le dit, mais soumis à rude épreuve dans une société où la norme et la performance font loi. C'est le thème du spectacle intitulé « L'enfant ROI ». C'est aussi l'idée que la psychanalyste **Simone Korff Sausse**, défend dans son ouvrage : « **Plaidoyer pour l'enfant-roi** »*. Entretien.

Votre ouvrage défend une vision qui va à l'encontre de celle largement médiatisée de l'enfant impérieux parce que trop gâté...

Mon livre questionne la place que nous offrons réellement à nos enfants aujourd'hui. Je voulais souligner le décalage qui existe entre la représentation qui est donnée des enfants et ce que je constate. Certes, nous donnons beaucoup aux enfants: jouets, vêtements de marque, leçons de tennis, de piano, d'anglais, consoles de jeu... Mais on leur en demande beaucoup aussi! Ils ont une vie de plus en plus compliquée: souvent livrés à eux-mêmes, accablés par le poids des angoisses parentales, investis de la mission de réussir tout ce qu'ils entreprennent... Ils sont de plus en plus sommés de répondre à l'image de l'enfant idéal, beau, en bonne santé, intelligent, performant...

Et ils doivent s'adapter! A cet égard, ils manifestent une grande intelligence, et même des capacités étonnantes, parvenant à imaginer des stratégies nouvelles pour répondre aux attentes souvent excessives et ambivalentes des parents. Ils sont en train de faire face au monde qui sera le leur et c'est aussi pour cela qu'il est passionnant de les observer et surtout de les écouter.

Vous parlez d'enfants «instrumentalisés» par des parents «désexualisés »...

Les progrès scientifiques en matière de procréation engendrent des mutations radicales parce qu'elles touchent à la question de l'origine, à la manière dont les parents conçoivent leur enfant, et à l'image que ces derniers se font d'eux-mêmes. Les enfants ne sont plus le fruit du hasard mais du désir qui s'apparente de plus en plus à un investissement dont les enfants portent la responsabilité. Les enfants entrent dans un «projet» parental. Ils sont très attendus mais ce qui n'est plus très clair, c'est ce qu'on attend exactement d'eux. D'un côté, on leur trace un chemin tout fait qui correspond au désir narcissique des parents. C'est un peu comme si les enfants avaient une obligation de résultats ce qui peut devenir très aliénant. Le temps de l'insouciance est révolu.

L'enfant est bardé d'objectifs. C'est la partie visible. Mais il y a un autre côté, beaucoup moins transparent, lié au flou dont les parents sont eux-mêmes victimes. Les nouvelles données de la procréation en sont un bon exemple. Elles donnent le sentiment qu'on peut avoir un enfant sans en passer par la sexualité, que la question de l'origine biologique n'est plus un problème. Alors pourquoi dans le cas des inséminations artificielles, un parent sur deux ne dit pas à son enfant dans quelles conditions il a été conçu? Les pères ont du mal à révéler qu'ils ne sont pas les pères biologiques.

C'est bien la manière dont nos enfants vont pouvoir construire leur identité qui se pose. Le vacillement des frontières entre les générations mais aussi les genres (féminin/masculin) rendent plus complexe la relation à l'autre. Le vaste élan d'abolition des différences met à mal le modèle sur lequel nous avons construit nos identités. Là aussi, les enfants doivent s'adapter.

Selon vous «l'enfant-roi» est d'abord une projection narcissique des parents...

Freud évoquait déjà le fait que fondamentalement l'enfant est un prolongement narcissique des parents. L'amour dont il sera investi par ses parents est d'abord leur amour-propre. En leur assurant une sorte d'immortalité, il devient le dépositaire du narcissisme infantile du parent qui projette sur l'enfant l'image de sa toute puissance infantile à laquelle il ne veut pas renoncer. Entrer dans le monde adulte, c'est admettre le principe de réalité et quitter le monde de l'enfance où domine le principe de plaisir. C'est aussi renoncer à l'idée, qui correspond à une phase nécessaire du développement de la psychologie infantile : le monde est là pour nous obéir et les autres sont à mon service. Tout enfant a été roi, mais il doit aussi se défaire de cette illusion de toute puissance. C'est ce renoncement qui pose problème à une époque où l'on n'oppose moins ce qui est «permis et défendu», que ce qui paraît possible ou impossible.

Vous défendez l'aspect positif du dialogue qui s'est répandu entre parents et enfants...

J'y vois effectivement une application concrète de l'esprit démocratique. Nous discutons beaucoup avec les enfants, et c'est un progrès indéniable. Mais il faut avoir à l'esprit que les enfants ont besoin d'un contact authentique. On regrette le fait que les discussions tournent souvent à la négociation, que les parents ne savent plus dire «non». A quoi correspondent ces «non»? Les demandes auxquelles les parents cèdent sont généralement des demandes matérielles qui compensent le fait qu'ils n'ont plus le temps de répondre aux demandes existentielles. Ces dernières demandes exigent une vraie qualité d'écoute et du temps! Ce sont les deux éléments qui permettent d'entamer un véritable dialogue.

Notre responsabilité de parents ne consiste pas à offrir des réponses toutes faites, mais à se poser véritablement des questions pour accompagner au mieux nos enfants. Et c'est difficile! Comment, à quel moment aborder les questions graves qui peuvent surgir au sein d'une famille. Souvent, on voudrait épargner les enfants.

L'équilibre est difficile à trouver, mais, occulter les problèmes peut être encore pire, car de toute façon les enfants savent! Les adultes juxtaposent en fait deux attitudes éducatives contradictoires: celle de vouloir faire place à la parole de l'enfant et celle de ne pas en tenir compte. C'est la source du malaise actuel.

* Simone Korff Sausse, « Plaidoyer pour l'enfant-roi », éditions Hachette Littératures, 2006.

Du 4 au 15 janvier 2012

L'enfant ROI | Musique | Marionnettes | 6+ | 

Balle Rouge

L'odyssée d'un jeune sans-papiers

Comment aborder la question des migrants clandestins sans réduire ce drame aux misérables polémiques dont se repaissent les médias? L'auteur et comédienne Anne-Marie Collin propose une pièce courageuse qui invite les spectateurs à prendre conscience des réalités sans offrir de réponse facile. Rencontre.

Pourquoi le choix de s'emparer d'un sujet aussi difficile ?

L'envie d'écrire sur le sujet est née de plusieurs faits divers qui m'ont marquée. Il y en a beaucoup ces derniers temps... J'ai cherché à en savoir un peu plus sur ce qui se

passait dans les camps de détention. Les témoignages que j'ai pu lire et tout ce que j'ai appris m'ont mise dans un tel état que j'ai failli renoncer à écrire sur le sujet. J'ai vraiment pensé que c'était trop lourd, trop complexe, et je ne voulais pas non plus adopter une position trop angélique, comme si les solutions étaient faciles à trouver. Evidemment, on ne peut pas accueillir toute la misère du monde, mais de là à traiter des humains comme des marchandises ! Est-ce que l'on dit assez que l'Etat délègue à des entreprises privées le traitement des immigrés clandestins reconduits aux frontières? Est-ce que l'on sait qu'au moment du démantèlement du camp des Roms à Saint-Denis, la RATP a affrété une rame de tramway mise à la disposition de la police? Est-ce qu'on parle suffisamment des bateaux de surveillance qui foncent volontairement sur les canots de fortune des clandestins en méditerranée avant de faire semblant de les sauver? Et l'on occulte la destinée terrible de ces clandestins qui s'apparentent souvent à de véritables odyssées bien éloignées de nos petites vies ...

Au coeur de votre pièce domine l'incompréhension entre des êtres dont les identités sont finalement toutes précaires...

Je mets effectivement en scène une fonctionnaire de l'administration qui va se trouver confrontée à la réalité d'un jeune clandestin. On découvre l'histoire de ce dernier par le truchement de son ami imaginaire, un super héros qui traduit ses mots, ses angoisses, ses espoirs. Ce super héros c'est un peu l'incarnation du rêve occidental, mais c'est aussi celui qui permet de se tenir debout, d'entretenir l'espoir. Pour conter la destinée du jeune clandestin, je me suis inspirée de témoignages très divers mais qui sont tous sidérants. Je pense en particulier à celui d'une femme afghane qui a conduit son enfant au Pakistan pour l'y abandonner car c'était son seul espoir de le voir survivre. La destinée de mon personnage part de là. Aux antipodes de ces vies massacrées, il y a Marianne, la représentante de l'administration française dont on découvre aussi les fragilités. Elle a un fils adolescent de l'âge du clandestin auquel elle s'adresse. Elle est régulièrement en communication avec lui, par coups de téléphone interposés. Quand le jeune clandestin rêve d'un foyer, le fils de Marianne cherche sans arrêt à sortir de chez lui pour s'évader ailleurs alors que sa mère ne veut pas qu'il sorte... Entre ces deux vies de jeunes, c'est le grand écart.

Vous jouez aussi sur les contrepoints entre les langages qui traduisent des univers contrastés...

J'entame un dialogue improbable entre la langue de bois de l'administration, des bribes de langues étrangères, mais aussi un langage plus onirique et poétique. C'était important de mêler les registres. La réalité dont témoigne cette pièce est extrêmement violente, mais je devais trouver des détours, la transposer: on passe sans transition de petits moments de comédie à des scènes tragiques qui disent franchement la violence subie par ce clandestin. En fait les éléments réels prennent une dimension mythologique. Il y a une référence explicite à l'errance d'Ulysse qui n'est pas sans rapport avec celle de mon personnage. A un moment il se retrouve en pleine mer et entend des voix de sirènes : ce chant mêle les langues arabe, chinoise, et celles de divers pays d'Afrique. Elles forment le chœur de tous les naufragés des bateaux clandestins. Officiellement depuis 1987, ils sont plus de 14000! La destinée de ces clandestins relève de l'épopée tragique contemporaine alors que «l'information» a tendance à ravalier trop facilement la question à des choix de «bonne» gestion économique... Le sujet me «travaillait» trop douloureusement pour que je me taise. D'où l'écriture de la pièce.

Du 18 au 29 janvier 2012

Spécimen | Théâtre | 9+ | 
Le Petit Théâtre

Eloge de l'éclair

Art de la fulgurance, expression authentique d'un peuple marginal, le flamenco ne se révèle que dans l'intensité. La programmation de « Soledades », un spectacle chorégraphique très inspiré par la danse flamenca nous a donné envie d'en savoir plus sur cet art. Entretien avec **Guy Bretéché**, auteur de «**Histoire du flamenco, éloge de l'éclair** »*, un ouvrage envoûtant.

Les origines du flamenco sont enracinées dans l'histoire de l'Andalousie et semblent remonter au XV^e siècle...

Un des meilleurs spécialistes du flamenco, José Blas Vega, nous dit que nous n'avons à ce jour aucun document écrit qui nous permette de suivre l'évolution du chant flamenco avant le XVIII^e siècle. Ce n'est qu'à partir de ce moment qu'il va commencer à jouer un rôle social important. Il est évident cependant qu'il ne surgit pas brutalement de l'ombre. A partir de la fin du XV^e siècle se produit en Espagne un certain nombre d'événements qui vont provoquer l'émergence d'un art majeur. Les chrétiens chassent les Arabes qui ont occupé le pays durant plusieurs siècles et créent l'inquisition, instaurant un régime d'intolérance et de répression. Les gitans arrivent en Andalousie, les Morisques, ces musulmans passés sous le joug des chrétiens, sont persécutés. Les paysans andalous sont exploités par les grands propriétaires terriens. Ces gens traqués se côtoient, connaissent la même misère sociale. Il se produit entre ces opprimés une forme d'osmose. Il est probable qu'alors un petit nombre de Morisques et de paysans andalous livrent à un groupe de gitans restreint un répertoire lyrique déjà existant, répertoire ésotérique réservé à quelques initiés, qu'ils parviennent à enrichir et à habiller de leur talent. Rares sans doute sont ceux qui vont pouvoir le capter en tant qu'interprètes mais ceux-là vont le faire avec une profondeur admirable dans un périmètre limité de l'Andalousie, comme si cette terre possédait un secret millénaire issu de la superposition des cultures qui l'ont nourrie.

Vous présentez le flamenco à la fois comme un art profondément populaire et devenu élitiste, car désormais seuls les initiés peuvent reconnaître les vrais génies du flamenco...

Le paradoxe n'est qu'apparent. Le flamenco est un art populaire dans le sens où il est l'expression authentique d'un peuple, mais d'un peuple marginal. Dès les origines, seule une minorité était capable de l'interpréter. Avant de connaître les estrades et les manifestations publiques, le flamenco est chanté de manière confidentielle dans les fêtes privées selon un rite qui subsiste encore. Il n'a jamais été une culture dominante. Bien au contraire. Il a été profondément méprisé par de nombreux intellectuels, par la bourgeoisie qui voyait là une manifestation dégradante. Aujourd'hui, par bonheur, il passionne tous les milieux et toutes les origines mais il n'échappe pas à la logique de tous les arts. Tout le monde peut l'apprécier d'une manière superficielle. Mais pour en percer les secrets, saisir ses subtilités, il faut posséder les clés, connaître les règles dans lesquelles s'ancre la tradition. Cela se fait avec la patience et surtout l'humilité car la complexité de cet art est immense.

Pourriez-vous préciser le sens du sous-titre de votre livre: «Eloge de l'éclair»?

Pour moi le flamenco est indissociable de la fulgurance. Il est le contraire d'une leçon sagement récitée. Dans ses trois expressions classiques - le chant, la guitare et la danse - il ne se révèle que dans l'intensité. Les gestes des grands danseurs surprennent par leur trajectoire inattendue et lumineuse, les guitaristes atteignent une virtuosité et une puissance qui ensorcellent et certains chanteurs inspirés vont parfois au-delà de

leurs possibilités vocales pour transmettre leur peine. A tel point qu'une grande dame du chant, Anica la Piriñaca, répondait quand on lui demandait ce qu'elle ressentait quand elle chantait : «Lorsque je chante bien, j'ai un goût de sang dans la bouche». Pour ceux qui ont la chance d'assister à une interprétation de qualité, cette sensation est physique, l'électricité qui se dégage alors est patente. C'est notamment le cas dans les *peñas*, ces clubs privés où seul l'authentique flamenco est admis. La proximité des artistes permet dans ces petites structures de ressentir cet éclair.

Pourriez-vous revenir sur le rôle du poète Federico Garcia Lorca aux côtés de Manuel de Falla pour tenter de sauvegarder l'art du flamenco?

En 1922 fut organisé à Grenade le premier festival de flamenco de l'histoire dans le but de sauvegarder un répertoire en pleine déliquescence à cause effectivement des dérives commerciales qui le trahissaient. Deux hommes en furent les instigateurs. Miguel Cerón, peintre, sculpteur, intellectuel respecté et l'insigne Manuel de Falla.

Pour mener à bien leur projet, ils surent s'entourer de personnalités marquantes dont le grand guitariste classique Andrés Segovia et le jeune Lorca, âgé d'une vingtaine d'années et qui était encore à l'aube de sa trajectoire. Ce dernier participa avec ferveur et enthousiasme à la préparation du festival. Il écrivit des poèmes inoubliables sur le flamenco, sincèrement passionné par cet art et mit son génie au service du groupe. Le jour du festival, il récita des extraits de son magnifique recueil « Poème du cante jondo ». Tout au long de sa courte vie, dans l'incendie d'une jeunesse brisée, il ne cessera de défendre une culture populaire authentique. Ses multiples démarches artistiques en témoignent. Il écrira plus tard une célèbre conférence qui fait date sur le *duende*, notion difficile à comprendre pour notre culture et qui désigne l'inspiration sublime qui traverse parfois les grands interprètes du flamenco.

La danse est selon vous l'élément le plus facilement séducteur du flamenco, mais loin des effets spectaculaires exploités aujourd'hui, c'est surtout un art de la concentration...

Effectivement pour beaucoup la danse est l'élément le plus séduisant du flamenco alors que dans la hiérarchie de l'aficionado, le chant en est la manifestation la plus authentique. Sans doute parce qu'elle est moins ardue à capter. Pourtant elle obéit à des règles exigeantes et son esthétique est également complexe. Ce qu'il faut comprendre c'est qu'elle est centripète, tournée vers elle-même, symbolisée notamment par les mouvements de pieds que l'on nomme *zapateado*. Elle est à l'opposé de la danse orientale aux gestes amples, tournée vers l'extérieur. Là encore on rejoint l'intensité et la fulgurance parfois proches de la transe. Il y aurait évidemment beaucoup à dire sur certains effets spectaculaires utilisés aujourd'hui par certains danseurs avides de rénovation. Certes en art le jugement d'autorité n'existe pas et la danse flamenca doit, elle aussi, évoluer mais ce n'est pas en lui injectant n'importe quelle formule faussement audacieuse qu'on la fera progresser. La sobriété n'est pas l'ennemi du talent, bien au contraire. N'oublions pas que le flamenco, chaque fois qu'il a multiplié les artifices et s'est éloigné de ses canons classiques, s'est fourvoyé dans des espagnolades sans intérêt.

* Guy Bretéché, «Histoire du flamenco, éloge de l'éclair», éditions Atlantica, juin 2008

Soledades | Danse | 14+ |

Cie alleRetour

A la gloire des jeunes filles rebelles

► Du 24 au 27 mars 2012

Pétales du temps | Danse | 5+ | 

Cie alleRetour

Du 28 mars au 1er avril 2012

Les tours des vents | Danse | 6+ | 

Cie alleRetour

► Du 7 au 18 mars 2012

colosseS | Théâtre | 8+ |  a.k. entrepôt

Eden de papier

Un spectacle insolite rend hommage à un auteur et illustrateur qui ne l'est pas moins : **Edy Legrand** publie en 1919 à la NRF « **Macao et Cosmage ou l'expérience du Bonheur** », un album pour la jeunesse dont l'histoire et le graphisme, résolument avant-gardistes, font singulièrement écho aux préoccupations contemporaines. Trois questions à Eric Domenicone, metteur en scène du spectacle.

L'ouvrage d'Edy Legrand, écrit pendant la guerre de 14, a connu une étrange destinée...

Il a effectivement été édité chez Gallimard au moment où Proust obtenait le Goncourt pour « A l'ombre des jeunes filles en fleur ». C'était le premier ouvrage destiné à la jeunesse publié par la NRF. La maison d'édition traversait une mauvaise passe financière et elle a cru que ce livre pour la jeunesse lui permettrait de remonter la pente. Mais ce fut un « four ». Le livre a connu un peu de succès dix ans plus tard mais Edy Legrand a refusé de le voir rééditer. Par la suite, il n'a plus voulu entendre parler de ce livre. Il s'est entièrement consacré à la peinture et est parti vivre au Maroc. Il y a là une rupture que personne ne s'explique. L'ouvrage était connu des spécialistes mais ce n'est que dans les années 2000 qu'il a finalement été réédité, grâce à la veuve du peintre.

En dénonçant la morgue du colonialisme, l'auteur esquisse des thématiques qui font largement écho à des questions très actuelles.

Oui, l'histoire de Macao et Cosmage dépasse le contexte historique précis de l'après-guerre. La préoccupation majeure du livre, c'est la préservation du bonheur, qui pour l'auteur, passe aussi par la préservation du milieu naturel. Il questionne les conséquences du progrès, sans forcément trancher. Mais il dénonce le droit que certains peuples s'arrogent sur des espaces qui ne leur appartiennent pas, la manière dont ils imposent leur influence. On peut penser à l'impérialisme américain, mais aussi aux chinois qui commencent à envahir l'Afrique. De quel droit un peuple peut-il exploiter les autres ? Son histoire fait évidemment écho aux préoccupations écologiques qui sont devenues un fait d'actualité. Edy Legrand était une sorte de visionnaire, de même que ses choix graphiques sont très surprenants pour l'époque. Les influences du fauvisme et du cubisme se font sentir dans la composition des images, et surtout il intègre le texte au dessin qui ne sert plus exclusivement à illustrer l'histoire.

Pour mettre en scène cet album, vous avez créé un théâtre de papier qui rend avant tout le charme de l'ouvrage...

C'est effectivement un spectacle très contemplatif qui se déploie au départ sur un mode volontairement lent avant qu'on voit l'histoire s'accélérer. Nous voulions rendre la délicatesse de l'univers d'Edy Legrand, ce qui a demandé un travail très minutieux dans la reconstitution fidèle des images. L'idée était de mettre cet album en volume et de ressusciter aussi la tradition du théâtre de papier du XIXe siècle: les familles se divertissaient en découpant des petits personnages sur des planches préparées à cet effet et pouvaient monter des petites pièces où chacun jouait un rôle. Dans l'esprit de cette tradition, nous avons privilégié une atmosphère intime où la musique de jazz

improvisée joue également un rôle important. Le pianiste se fait aussi narrateur, prend parfois le relai de la conteuse, et l'ensemble produit un type d'émotions qui tranche avec les divertissements auxquels les enfants sont habitués. Mais le charme agit car chaque spectateur a l'impression qu'on s'adresse directement à lui et qu'il est «pris» dans cette histoire.

.....
Du 8 au 24 février 2012

Macao et Cosmage | *Musique* | *Théâtre* | 8+ | 

La SOUPE cie
.....

Ah ça ira, ça ira, ça ira...

La fonction subversive de l'art est une idée généralement admise, bien que très malmenée en ces temps troubles par les sectarismes de tous bords. Qu'en est-il des formes artistiques adressées aux plus jeunes ? L'artiste n'est-il pas quelquefois son propre censeur, tenté par un conformisme empreint de moralisme, pour faire oeuvre d'éducation ? | **Nelly Le Grévellec**

► Tables rondes et débats au théâtre Dunois

Résosquartier13, association de quartier, propose un **Café des parents** autour des thématiques soulevées par «L'enfant ROI». | *A l'issue de la représentation du dimanche 15 janvier 2012*

Table ronde en écho à «Spécimen»: **«Regards croisés sur l'immigration»** | En présence d'artistes

: Anne-Marie Collin, auteur et comédienne du spectacle, de personnes de «terrain » : Pierre Henry, directeur de France terre d'Asile, Dominique Margot, bénévole à la Cimade et d'universitaires spécialistes de la question : Marie Gaille, philosophe, auteur de « Vivre avec l'étranger » (éd. Gallimard Jeunesse) et de Raouf Saïdi, sociologue. | *A l'issue de la représentation du samedi 21 janvier 2012*

Débat familial autour du spectacle «Macao et Cosmage» mené par Les Amis du Monde Diplomatique | *A l'issue de la représentation du samedi 18 février 2012*

► Le théâtre Dunois hors ses murs

«Macao et Cosmage», un album moderne | Samedi 11 février 2012 à 15h

Rencontre autour de «Macao et Cosmage ou l'expérience du Bonheur» | Paul Fustier et l'équipe artistique de La SOUPE cie nous parlent de leur intérêt pour cet ouvrage. *Bibliothèque L'Heure joyeuse | 6-12 rue des Prêtres Saint-Séverin, 75005 Paris*

Conférence & Lecture autour de Federico Garcia Lorca | Samedi 17 mars 2012 à 17h

Lecture bilingue par Jean-Bernard Caux et Jesús Hidalgo d'extraits d' «El romancero Gitano» de Federico Garcia Lorca ; suivi d'une présentation de la conférence sur les berceuses espagnoles donnée par Federico Garcia Lorca à Madrid en 1928. | En partenariat avec le Printemps des Poètes *Médiathèque Marguerite Audoux | 10 Rue Portefoin, 75003 Paris*

► Pratiques en herbes

Danser la ville! : la nature dans la ville | Jeudi 2 février 2012 à 19h

Sous la houlette des danseurs/chorégraphes de la Cie Picomètre, première partie de notre projet annuel «Danser la ville!» : deux classes du 13^e arr. appréhendent leur quartier sur les traces de la nature.

Ateliers dans le cadre scolaire de janvier à mars 2012 | Ecoles Grands Moulins et 37 Château des rentiers du 13^e arr. | Avec le soutien de l'Inspection de la DASC/Mairie de Paris et de la DRAC Ile-de-France | En collaboration avec les Ateliers Ville

A vos agendas... Pour en savoir plus www.theatredunois.org

4-15 janvier 2012

L'enfant ROI | Musique | 6+ 

Balle Rouge

18-29 janvier 2012

Spécimen | *Théâtre* | 9+ 

Le Petit Théâtre | Texte Anne-Marie Collin

30 janvier-5 février 2012

Ensemble Aleph | *Musique*

8-24 février 2012

Macao et Cosmage | *Musique* | 8+ 

La SOUPE Cie | D'après « Macao et Cosmage ou l'expérience du Bonheur » d'Edy Legrand

7-18 mars 2012

colosseS | *Théâtre* | 8+ 

a.k. entrepôt | Texte Laurance Henry

alleRetour : La révolution des filles

20-23 mars 2012

Soledades | *Danse* | 14+

Cie alleRetour | D'après « La casa de Bernarda Alba » de Federico Garcia Lorca

24-27 mars 2012

Pétales du temps | *Danse* | 5+ 

Cie alleRetour | D'après « Momo » de Michael Ende

28 mars-1er avril 2012

Les tours des vents | *Danse* | 6+ 

Cie alleRetour | D'après « Et les petites filles dansent » de Jo Hoestlandt

4-15 avril 2012

Mursmurs... | *Musique* | 7+ 

Marmite Production & Cie et Les souffleurs de rêves

2-13 mai 2012

Comment le monde vint au monde | *Théâtre* | 3+ 

Cie Par Les Villages

21-27 mai 2012

Ensemble Aleph | *Musique*

Jojo Cirkus : l'Eldorado de Joël Jouanneau

29 mai-3 juin 2012

Jojo le récidiviste | *Théâtre* | 7+ 

Joël Jouanneau-L'Eldorado | Texte de Joseph Danan

5-10 juin 2012

PinKpunk Cirkus | *Théâtre* | 7+ 

Joël Jouanneau-L'Eldorado | Texte de Joël Jouanneau

12-17 juin 2012

L'Inouïte | *Danse* | 5+ 

Joël Jouanneau-L'Eldorado et Anne-Laure Rouxel | Texte de Joël Jouanneau

19-22 juin 2012

Post-Scriptum : L'enfant caché dans l'encrier | *Théâtre* | 7+ 

Joël Jouanneau-L'Eldorado et Cie La Valise | Texte de Joël Jouanneau

Les Tarifs

Tout public

16 € plein tarif

11 € habitants du 13^e, séniors, étudiants, intermittents, chômeurs

10 € - de 26 ans et adultes accompagnant des enfants

(2 adultes maximum pour 1 enfant)

6.50 € enfant de - de 15 ans et adultes les accompagnant habitant le 13^e

Carte Famille (valable une saison)

36 € 6 places

Pour plus de détails, consulter notre site, rubrique **Accès et tarif**

Règlement

Chèques et espèces ; Tick'art

et Chèque Culture acceptés.

Par ici les sorties!

Théâtre Dunois

Accueil du public

7 rue Louise Weiss, 75013 Paris

Information et réservation:

01 45 84 72 00

reservation@theatredunois.org

Administration

108, rue du Chevaleret 75013 Paris

Accès

M°6 Chevaleret

M°14 | **RER C**

Bibliothèque François Mitterrand

Bus 27 Clisson

La Maison Ouverte

Association loi 1901

Siret 32450071900020

APE 9004Z

Licence ent. 1.1031580 | 2.1028925 |

3.1028926

La Gazelle, le journal du Théâtre

Dunois | Direction de la publication

Nelly Le Grévellec |

Conception, rédaction **Céline Viel** |

Conception graphique **GuerillaGrafik** |

Impression **L'Imprime**



île de France

MAIRIE DE PARIS